



Passa Porta Séminaire 2018 « Le lecteur »

Cinq ou six choses que je sais de lui (mon lecteur, cet inconnu)

Florence Noiville

Cela m'a frappée récemment. J'étais interviewée par une journaliste américaine. Elle voulait m'interroger sur le « cas » des auteurs écrivant sous pseudo. Elena Ferrante, mais aussi cette magnifique auteure belge, Clara Magnani, qui, dans *Joie*, célèbre les beautés de l'amour à l'âge mur.

« Le « cas » ? Quel cas ? », ai-je dit à la journaliste. « Ces romancières veulent rester anonymes, c'est leur droit le plus strict. Et si cela leur donne en plus une liberté accrue dans la réflexion et l'écriture, encore mieux. Je ne vois pas où est le débat. »

La journaliste a insisté : « Mais quand même, en tant que lectrice, j'aimerais en savoir plus sur ces femmes. L'anonymat, ce n'est pas sympa pour le lecteur ! » (« It's not nice for the reader ! »)

Plus tard, la conversation a roulé sur l'autofiction et les auteurs français. « Beaucoup d'auteurs français, obsédés par eux-mêmes, ne font que se regarder le nombril dans leurs romans » a-t-elle remarqué. « Imposer au lecteur, comme le font Catherine Millet ou Christine Angot, tous les détails de sa vie sexuelle ou de son inceste, c'est un peu trop, vous ne pensez pas ? » Et, bizarrement, elle a ajouté la même phrase : « It's not nice for the reader ! ».

Cet échange m'a plongée dans la perplexité. D'un côté, quand le lecteur ne savait rien sur l'auteur, il était frustré, c'était insupportable. Mais s'il en savait trop, si l'auteur dévoilait trop intimement sa vie, ça n'allait pas non plus. J'en ai conclu que le lecteur — appelons-le comme ça, on verra plus tard qui il est — avait des attentes précises en ce qui concerne l'auteur. Qu'il fallait respecter une sorte d'équilibre dans ce qu'il « savait » sur l'auteur, ni trop ni trop peu.

Mais ce qui m'a frappée aussi, a contrario, c'est que si le lecteur exige d'être informé sur l'auteur, l'auteur, lui, que sait-il vraiment de son ou de ses lecteurs ? Est-ce que lui aussi a besoin de connaître la ou les personnes à qui il s'adresse ? Et d'ailleurs, est-il sûr qu'il s'adresse à quelqu'un ?

Je remarque que si la question de l'identité de l'auteur(e) est souvent soulevée, celle de l'identité du lecteur ou de la lectrice, elle, l'est beaucoup moins fréquemment. Je constate aussi que lorsqu'on écrit, le lecteur est tout le temps là sans être jamais là. Tout le temps là parce qu'on écrit pour être lu. Il y a bien quelqu'un, quelque part, en filigrane... Mais jamais là parce que, pour moi, ce quelqu'un est impossible à identifier et même à imaginer. Et quand je rencontre des lecteurs en chair et en os, j'ai parfois des surprises...

Aujourd'hui, si je réfléchis à cette question, voici les 5 ou 6 choses que je crois savoir à propos de mes lecteurs.

1. Une cible introuvable ou, dans ma business school, j'étais nulle en marketing

De formation, j'ai fait HEC, une école de commerce où j'ai appris les bases du marketing : réaliser une étude de marché, cerner les attentes des consommateurs. Les créer si elles n'existent pas. Puis fabriquer le produit qui y répond et le « marketer », c'est-à-dire faire savoir qu'il existe. De plus en plus de livres aujourd'hui sont lancés de cette façon.

Or, quand j'étais à HEC, j'étais nulle en marketing et je détestais ça. Pas seulement pour des raisons morales (faire consommer des produits dont les gens souvent n'ont en général pas besoin) mais aussi parce que, même si j'avais voulu jouer ce jeu, je *n'arrivais* simplement pas à le faire. Je n'étais pas capable de distinguer ou de définir l'« attente » d'une « cible ». Cela suppose un flair que je n'ai pas. Sentir l'air du temps. Découper une population en segments. Comprendre de l'intérieur ce que « veut » le grand public. Est-ce que j'aurais besoin d'écrire si je savais faire ça ?

L'autre jour, mon éditeur m'a dit : « Tu écris sur le cerveau, c'est ce qui marche en ce moment. Regarde les couvertures des magazines. » Si c'est vrai, je suis dans l'air du temps sans le savoir, comme Monsieur Jourdain : c'est involontaire. A moins que l'écrivain ne sente des choses qui sont dans l'air mais à son insu ?

2. Neurosciences et littérature : mes deux dadas

Ce qui m'intéresse dans mes livres, c'est le cerveau humain. J'essaie de croiser neurosciences et littérature. Pourquoi ? Depuis l'Antiquité, la littérature s'intéresse aux émotions humaines, la ruse chez Ulysse, l'amour chez Madame Bovary, la jalousie chez Iago, la folie chez Raskolnikov ... La neurologie elle aussi s'intéresse aux émotions. Elle tente d'expliquer les mécanismes cérébraux qui les sous-tendent. Les scientifiques sont encore loin d'avoir tout expliqué, mais ils en savent beaucoup sur ce qui se passe en nous quand nous sommes la proie d'un coup de foudre amoureux, d'une obsession destructrice, d'une psychose envahissante, d'une addiction insurmontable ...

Or ce qui m'a toujours frappée, c'est que ces deux domaines de la connaissance s'intéressent aux mêmes objets de recherche mais ne se parlent pas. C'est pourquoi j'essaie de les faire dialoguer dans mes romans. Je me suis intéressée d'abord à la maladie bipolaire (*La Donation*), puis au coup de foudre amoureux (*L'Attachement*) puis à l'érotomanie (*L'Illusion délirante d'être aimé*). Et je travaille aujourd'hui sur une addiction très spécifique, la kleptomanie.

J'essaie d'approcher l'humain à travers ses désordres psychiques. Les questions derrière tout ça : qui sommes-nous ? Qu'est-ce qui fait que nous agissons comme nous agissons ? Le libre arbitre, la volonté, la détermination de mes personnages (qui se croient en général très rationnels) et de nous tous en général. Ce libre arbitre existe-t-il ? Et jusqu'à quel point ? Les lecteurs doivent eux aussi se poser ces questions pour apprécier mon travail.

3. Chercher à comprendre plutôt qu'à satisfaire un besoin

Quand j'écris, je pars d'une énigme, quelque chose que je ne comprends pas, qui me pose un problème. Pourquoi ma mère était-elle bipolaire ? Comment cela a-t-il façonné la personnalité de ses enfants ? Pourquoi ma vieille dame riche et qui n'a besoin de rien ne peut-elle s'empêcher de piquer dans les magasins ? Qu'est-ce qu'on veut dire quand on dit « c'est plus fort que moi » ?

Mais ce sont toujours des choses que *moi* je trouve étranges ou mystérieuses. Je ne pars jamais d'une attente supposée de mes lecteurs. Cela étant dit, il est évident que si *moi* je ne m'explique pas ces choses, mes lecteurs peut-être ne se les expliquent pas non plus et se posent peu ou prou les mêmes questions. Alors je leur propose de faire un bout de chemin avec moi pour tenter de jeter de la lumière sur la bipolarité ou l'érotomanie à travers une histoire. Je ne prétends pas répondre. Plutôt poser et élargir le champ des questions. J'ai l'impression de donner la main à mes lecteurs et de chercher avec eux.

4. Mon lecteur, c'est moi

Mais quel lecteur, quelle main ? Car du coup, il n'y a pas de profil de lecteur ou de lectrice type pour mes livres. Je pense que ceux qui les aiment peuvent être hommes ou femmes, jeunes ou vieux, mais ils doivent se poser les mêmes questions que moi sur le « je ». Sur qui nous sommes vraiment. Sur comment nous devenons qui nous sommes. Je crois que cette quête qui est la mienne vient d'un traumatisme de ma jeunesse. Ma mère était bipolaire et avait fait des séjours en hôpital psychiatrique. Dans la famille bourgeoise à laquelle j'appartiens, on ne parlait pas de ces choses. Mais un lourd préjugé pesait sur les gens psychiquement malades, imprévisibles, *out of control*, fous peut-être, en tout cas différents. Ce qui n'a cessé de me hanter plus tard, c'étaient les conséquences gigantesques du fait d'avoir eu une mère bipolaire sur nos vies à tous (la sienne et celle de son entourage) au regard du problème lui-même : minuscule, dérisoire. Un mini dysfonctionnement des neurotransmetteurs et pas assez de sérotonine. Bref, c'était l'équivalent d'une jambe cassée, là-haut dans le cerveau, mais ça a bousillé nos vies ... C'est cette blessure première qui m'a fait écrire. Peut-être que mes lecteurs sont-ils des êtres secrètement blessés eux aussi. Et qui cherchent à faire de cette blessure enfouie une force ? En tout cas, c'est souvent l'impression que j'ai quand j'en rencontre.

5. Hitchcock et Oliver Sacks

Du fait de la présence des neurosciences dans mon travail, on pourrait penser que mes romans s'adressent en priorité à un public déjà averti dans ce domaine. Pas du tout. C'est pour un public non spécialiste que j'écris. Et c'est là que la littérature est un outil irremplaçable. Elle permet d'expliquer ou d'approcher la science à travers des images, des métaphores. Je fais des recherches et je travaille avec des spécialistes pour vérifier que ces dernières tiennent la route scientifiquement, mais j'essaie de trouver une autre approche. Une approche sous-tendue par une intrigue. Pour mon roman sur l'érotomanie, j'ai choisi la forme d'un thriller. Un critique a écrit : « On dirait Hitchcock qui aurait lu

Oliver Sacks. » Ce serait trop beau si c'était vrai, mais c'est exactement ce que je *voudrais* arriver à faire.

6. Ecrire pour soi, c'est écrire sur les autres

Le plus étonnant, c'est que j'ai découvert que plus je fouille profondément dans mes propres émotions, plus je décortique des ressentis basiques – peur, sentiment d'abandon, jalousie, pulsions diverses ... – et plus ce que je croyais personnel et spécifique devient universel.

Un jour au festival du livre de Dacca, au Bangladesh, j'ai présenté l'un de mes romans, *L'Attachement*, traduit en bengali. J'ai raconté cette « Lolita-like story », d'une très jeune femme essayant de décortiquer la force d'attraction qui l'emporte sans qu'elle puisse rien faire, vers un homme beaucoup plus âgé qu'elle, son professeur de philosophie. Un homme très différent d'elle et dont elle n'aurait raisonnablement jamais dû s'approcher. Que se passe-t-il quand la chimie de notre corps décide à notre place ?

À la fin de la présentation, une dame de Dacca, une Bangladaise, est venue me voir et m'a dit : « Vous avez cru raconter votre histoire dans ce roman, mais c'est la mienne que vous avez contée, exactement la mienne. Comment avez-vous pu exposer ma propre histoire dans tous ses détails ? » J'ai pensé à la phrase de Montaigne qui dit que chacun de nous renferme l'humanité tout entière. Elle a dû penser la même chose, car elle a réfléchi un moment et puis elle a conclu : « Au fond ..., peut-être que ce n'est pas si étonnant ... On pleure pour la même chose, à Paris et à Dacca ... »

© Florence Noiville, février 2018

Texte commandé par Passa Porta, Maison internationale des littératures à Bruxelles, pour le Passa Porta Seminar sur « Le lecteur », du 19 au 22 mars 2018.